

Les enfants sont...

Traduit par Lydia Waleryszak

Informations sur le document

Titre : **Les enfants sont...**

Publication : Latona, Pologne, 1998.

Traduction : Lydia Waleryszak

Contexte : À travers ce feuilleton satirique publié une première fois dans la revue « Kolce » (Épines) en 1903 puis, deux ans plus tard, dans le recueil intitulé « Koszałki-Opalki » (Sornettes et balivernes), Janusz Korczak dénonce avec ironie la suffisance des adultes. Il souhaite réveiller les consciences afin de préparer un avenir meilleur aux générations futures. « Nous n'avons pas le droit de laisser ce monde en l'état », écrira-t-il plus tard. Un texte inédit qui ne nous laisse pas indifférents, plus d'un siècle après sa parution...

Contact : Association suisse des Amis du Dr Janusz Korczak / www.korczak.ch

Les enfants sont...

L'histoire se passe dans une pension de famille. Onze adultes sont attablés pour le dîner : neuf d'entre eux sont du genre « tout à fait », les deux autres, « plus ou moins ». (À la campagne, difficile de prétendre à une bonne compagnie...)

— Les enfants sont l'avenir de la nation, lance l'une des dames avant d'avaler une cuillerée de fruits en sirop. (La conversation tourne autour des enfants).

Le silence s'installe. Les convives adressent un regard approbateur à la femme qui vient d'énoncer une pensée si profonde. (Le fils de la dame en question fréquente le prestigieux collègue Rontaler ; quant à sa fille, elle est inscrite à l'école dirigée par la non moins célèbre madame Tolwinska. Quelle chance ont ces enfants d'avoir une mère aussi intelligente !)

— C'est bien vrai ! Les enfants sont l'avenir de la nation. (Un monsieur interrompt soudain le silence solennel, puis se met à ronger un os de poulet.) L'opinion de ce monsieur est celle d'un homme sensé (à lui seul, son salaire annuel s'élève à cinq mille zlotys). Qui plus est, il a deux fils au collège, aussi l'écoute-t-on avec toute l'attention qui lui est due.

— En effet, les enfants sont l'avenir de la nation, déclare une autre dame dans un soupir en se servant une part de petits pois aux carottes. Son soupir, entièrement de circonstance, obtient l'assentiment qu'il mérite. Tous sont ravis de cette conversation brillante qui n'a rien d'un verbiage ennuyeux, plat et banal. Seul l'un des convives semble être d'un avis différent. Lui est du genre « plus ou moins » ; c'est probablement un enseignant. Il tousse la nuit, est ennuyeux et caustique. Il se tortille sur sa chaise, comme il a coutume de le faire lorsqu'il veut prendre la parole sans en avoir été prié, et perce soudain le silence.

— Vous avez entièrement raison... Cependant, il faut comprendre cette phrase, il faut bien la comprendre sinon mieux vaut ne pas la prononcer au risque d'être ridicule... bien que cela soit loin d'être drôle !

Un murmure de protestation grossit au sein des convives, des regards réprobateurs et des sourires narquois fusent à l'adresse de l'interlocuteur.

— Nous la comprenons, monsieur le professeur, articule clairement l'homme sensé (celui qui gagne cinq mille zlotys par an) avant de se remettre à ronger son os.

— C'est faux ! proteste avec fougue le fameux « plus ou moins » en écartant impétueusement son assiette.

Visiblement, cet homme est incapable de faire deux choses en même temps : parler et manger.

— Je vous assure pourtant que nous la comprenons, poursuit calmement l'homme sensé.

— Non ! rétorque l'enseignant. Il faut visualiser sa pensée. Si vous compreniez vraiment cette phrase, vous ne pourriez déguster aussi stoïquement vos fruits en sirop, vos cuisses de poulet ou vos carottes !

Ces derniers temps ont vu se développer une catégorie d'hommes détestables que l'on qualifie par politesse de susceptibles ou d'hypersensibles. Ceux-là prennent tout à cœur et s'irritent pour un rien. Ces personnes pensent qu'on ne peut pas parler d'inondation en mangeant de la mayonnaise comme on n'aborde pas le malheur des enfants abandonnés en plein concert.

— Pour moi, cher monsieur, le mot « postériorité » évoque une image. Je veux dire par-là que je me vois dans une tombe, le corps décomposé, pourri et mangé par les vers.

— Ça commence..., dit une voix exaspérée.

— Quant à nos têtes blondes, je les imagine en adultes, pères et mères de famille.

— Et ça vous coupe l'appétit ? fait remarquer quelqu'un avec une pointe d'ironie.

— Je les vois dans trente ans ronger des os de poulet, s'amuser d'un flirt, occuper une sinécure, organiser des bals et des concerts, porter des robes de tulle avec de discrets décolletés, lire des journaux et des romans stupides et se complaire dans des conversations plates... Ces petits Kazio ou Jasio de deux ans se mettront à flairer les belles dots, tandis que nos petites Mania, Zosia, Jadzia ou Helcia joueront de leurs charmes pour ferrer un gros poisson : un mari qui leur achètera toutes les robes dont elles rêveront... Józio, Stasio ou Wladzio qui ont à peine un an aujourd'hui courtiseront bientôt de vieilles femmes mariées tout en multipliant les conquêtes faciles sur les pavés des grandes villes. Quant à nos jolies blondinettes dont les gazouillements nous amusent, Jania, Henia ou Bronia devront sans doute payer les erreurs de jeunesse de leurs maris.

— C'en est trop !

Scandalisées, six personnes quittent la table.

— Pourquoi vous indignez-vous ? Je ne vous aurais pas dit tout cela, si vous ne m'aviez pas affirmé comprendre ce que signifie la phrase que vous avez prononcée : les enfants sont l'avenir de la nation... Le temps passe vite. Vingt ans : c'est un laps de temps si court... Nous-mêmes nous souvenons encore parfaitement de nos culottes courtes et de nos robes à mi-genoux. Nos bâtons, nos poupées... ne vous semble-t-il pas les avoir abandonnés pas plus tard qu'hier ?

Deux autres personnes quittent les lieux et les restantes repoussent leurs assiettes avec dégoût.

— Je ne supporte pas les formules toutes faites, irréfléchies, qui brillent comme des enseignes, mais que plus personne ne remarque à force de les voir. Des phrases à l'image de la frise qui orne la cuvette dans laquelle je me lave, ou de la fleur sur le vase ou le pichet...

— Assez, monsieur le professeur ! proteste une nouvelle fois l'homme respecté (cinq mille zlotys par an). Prenez garde à ce que vous dites !

— Veuillez m’excuser, mais je n’ai rien dit de plus que ce que vous-mêmes avez formulé avec tant de respect : les enfants sont l’avenir de la nation. Si vous m’aviez dit en rongeant votre os de poulet : « Un enfant, c’est une distraction très coûteuse, mais aussi très agréable », j’en aurais été attristé, pourtant je n’aurais pas soufflé mot. Si vous aviez dit : « J’ai des enfants, parce que je suis marié et qu’en général, les hommes mariés ont des enfants. C’est ainsi et ça vient tout naturellement », je n’aurais interrompu le silence pas même d’un soupir.

— Vos opinions sont par trop radicales.

Le reste des convives prend congé. L’autre personne du genre « plus ou moins » s’approche alors de l’enseignant et lui pose doucement une main sur l’épaule.

— Je vais vous raconter une histoire, dit-il. Il y avait, en Amérique, un grand prêcheur qui était un excellent orateur. L’aristocratie de New-York obtint de lui qu’il prononce un sermon dans l’un des plus prestigieux temples de la capitale. Tout le beau monde y était rassemblé : ces dames et ces messieurs s’étaient apprêtés comme pour un bal. L’ambiance était très décontractée. Tous se réjouissaient déjà à l’idée de la fête qui les attendait. La sommité s’était certainement donné du mal afin d’enchanter l’assemblée de son discours. Elle apparut enfin. Le silence régnait. L’attente était impatiente. Le prêcheur prit la parole, mais ne fit que dire : « Mes pauvres, mes malheureuses, mes misérables petites brebis ! Pourquoi vous dirais-je la manière dont vous devriez agir ? Vous le savez ! Vous n’avez pas besoin de moi ! Le problème, chers amis, c’est que vous ne voulez pas agir autrement. Alors ça ne vaut pas la peine. » Et il s’en alla...